

## Paroles à rebours

Clotilde Escalle

**La parole jouée à rebours une partie de l'imaginaire, du désir, de cette intrication complexe du fantasme et de la réalité. Elle recense faits et gestes, à travers le prisme d'une sensibilité, d'une histoire, d'un contexte social. Toute une époque, somme toute.**

Elle est poésie, récit, discours, théâtre. On la croit improvisée, elle a sa cohérence, sa logique propre, son auteur la découvre, la met à distance, tente de cerner des propos qui de toute façon lui échappent. Là est le paradoxe: témoigner, écrire, tout en sachant que cette matière n'en fera qu'à sa manière, elle vogue dans un espace autre, celui du lecteur, du spectateur, dans un temps autre qui lui est désormais imparté.

## Temps universels

Les temps se rencontrent en un moment particulier, celui des expériences partagées, des ressentis, des cohésions du langage. Des perspectives se font alors, une autre façon de voir le monde se profile, grâce à cette parole à rebours, qui dévoile son errance avec humour, colère, et qui chaque fois balbutie, affirme, une unité de temps, de lieu, être, dans cette ampleur, être, de manière universelle. Tels sont les paris de l'écriture avec le récit d'Ingrid Naour et le spectacle sans fin, comme une ronde incessante, de Philippe Caubère.

Ce temps-là, de la filiation, de l'appropriation d'un enfant adopté, Ingrid Naour en livre la quintessence dans son récit *Un fils dans la tête* (Le Cherche Midi, septembre 2006). «On n'adopte pas un enfant. On est adopté par lui», écrit-elle en guise de prologue.

Et si cet enfant est africain? Évidemment, les parents adoptifs, la mère qui a tant rêvé ce fils qui la sauvera de toutes les impasses, le voit comme un prolongement d'elle-même. Goulûment elle s'abreuve aux jous de ce fils, possesseur d'un amour sans limites. C'est dans un style incisif, mêlant le désespoir, celui de vivre dans une France raciste, prête aux trahisons, à l'amour, celui de l'Autre, celui que l'on accueille et que l'on tient sous sa protection, que l'écriture décline tous les temps de cette rencontre fondamentale. Jonathan, à présent adolescent, regarde sa mère de plus loin. Tous les temps sont donc là, également: celui d'un Paris qui se mue doucement en une ville bourgeoise, alors que la voix de la narratrice résonne encore de tous les airs perdus. Il s'agit d'un Paris à la Arletty, de ce Paris que

nous caressons tous en secret, qui nous a séduits autrefois, portés par nos mémoires. Le livre d'Ingrid Naour a l'atmosphère d'un Paris que l'on redécouvrirait dans d'anciens films, tout en jouant d'une écriture vive, des plus contemporaines dans sa respiration. Et toujours cette envie de protéger Jonathan:

*«Nous n'avons jamais voulu le 'blanchir' mais, au contraire, qu'il soit fier de ses racines africaines, car mieux vaut être du peuple des anciens esclaves que d'appartenir à la lignée des esclavagistes. Nelson Mandela porte les couleurs de la vie, Maurice Papon celles de la mort. L'Histoire a tranché.»*

On encore:

*«Mon fils a compris bien avant moi qu'il convient d'être sur ses gardes dans une époque où les gens vous embrassent du bout de leur mâchoire. Les bouches tordues qui effleurent à peine la peau en disent long sur les sentiments. Il en va des salives comme des poisons. Les plus dangereuses sont indolores et incolores.»*

Ce récit porte en lui toutes les révolutions, celle de l'amour en particulier, et une envie folle, une aptitude à défendre les droits de l'Humanité.

## Une danse particulière

Ce qui se joue au Théâtre du Rond-Point est inouï. Dans le sens de la performance, d'une parole qui n'arrêterait jamais, celle de Philippe Caubère, qui tient en haleine, pour six spectacles, comme autobiographiques - mais qui veut dire l'autobiographie lorsqu'elle rille à ce point l'universel? - des spectateurs ravis, éblouis, tant par la verve que par le jeu d'un acteur immense. Cette mise en abyme du passé, de la vie, ces anecdotes improvisées, soufflées avec magie, redonnent vitalité au théâtre, transformant celui-ci en une épopée, celle de Ferdinand. Ferdinand né dans une famille bourgeoise, éminemment rêveur, convoque dans sa chambre Charles de Gaulle, François Mauriac (tandis que les parents dorment) et leur livre avec une haute dose de narcissisme et de dérision ses poèmes, une œuvre parfois érotique (ce qui mettra de Gaulle dans tous ses états). Il se proclame, du haut de ses quinze ans, génial! (plus jeune, dans son génie, que Rimbaud). Et dans cette famille bourgeoise, l'on se refuse à ce que le fils soit acteur. Ainsi va le chemin de vie cahotant, dans l'épaisseur d'un temps qui nous fait les complices de Philippe Caubère, pris lui-même sous les traits de Ferdinand. Cette expérience unique dure depuis 25 ans: Caubère en a 56, et jamais il n'y a de redites, simplement ce rappel des moments



Philippe Caubère pris sous les traits de Ferdinand

bons: comédien chez Ariane Mnouchkine, incarnant à l'âge de 26 ans à l'écran le personnage de Molière... Caubère est devenu une figure emblématique du talent, de la virtuosité. Il a rendez-vous au Théâtre du Rond-Point pratiquement tous les soirs jusqu'en décembre. Il fait salle comble, les spectateurs lui font une ovation. Quatre heures de spectacle à chaque fois, quatre heures dont l'on sort ivre, marqué par cette aventure picaresque. On s'imagine que «Cet homme qui danse» (intitulé du spectacle) ne s'arrête jamais!

*«Tout faire pour aller jusqu'au bout de ce truc, sachant les difficultés de plus en plus grandes à l'assumer, physiquement, moralement, socialement, psychologiquement. Non pas du tout que je me sois senti incapable de faire autre chose - monter des pièces de théâtre ou jouer dans des films, par exemple - mais qu'il me semblait que ça valait le coup d'imposer cette chose au sein du paysage théâtral de mon époque»,* écrit Caubère.

Ces spectacles mis bout à bout durent dix-huit heures. Et au bout de ces dix-huit heures-là, nous ne désirons qu'une chose: que Ferdinand continue, que la fin soit très loin encore!